

C'est une septuagénaire aux cheveux blancs coupés au carré. Les yeux noirs, les traits réguliers, une bouche sinueuse, intelligente que des sourires ironiques, moqueurs, tendres meuvent, tendent et distendent.

Marthe, Marta, c'est selon l'interlocuteur.

Marthe entre dans la forêt, marche dans la forêt, une forêt de montagne aux arbres mêlés, sapins, peupliers, aulnes, noisetiers. Le chemin court, le chemin sinue, Marthe court et sinue avec le chemin brun en terre battue couvert de mousse et de feuilles. Elle a le cœur triste malgré l'approche de Noël, malgré les amies qu'elle rencontre tous les jours dans la galerie marchande à côté de la Fnac, en ville, où elles papotent et boivent le thé à cinq heures. Elles papotent comme les poules caquettent, les canards cancanent, les oies cacardent. Marthe a horreur du terme « papoter » et pourtant, elles l'emploient toutes. Marthe préfère converser, bavarder, deviser.

Marthe s'éloigne et pénètre profondément dans la cité des arbres. Il fait doux bien que ce soit le mois de décembre. L'hiver tarde à venir, peut-être ne viendra-t-il pas du tout

puisque le climat est bouleversé. L'été a été froid et pluvieux, l'hiver est chaud et humide, presque tropical comme elle l'a connu dans les îles au loin, dans les pays du soleil, des vents alizés et des cyclones.

Marthe n'est plus là, dans la forêt de Lente, dans le sud du Vercors. Elle est au loin, très loin, dans la chaleur humide des fins d'été austral. Le sentier est glissant, comme une savonnette. Heureusement, elle monte. Des gamins rieurs et vifs l'accompagnent. Ce sont ses élèves. Ils sont comme ils étaient autrefois, ils n'ont pas vieilli. Elle voit leurs yeux noirs et leurs dents blanches au moindre de leurs sourires.

*Qui me joue ce tour ? Qui me transporte dans l'espace et dans le temps ? Qui me joue ce tour ?*

Marthe a disparu, avalée par l'ombre dentelée des arbres, effacée par les troncs aux écorces blanches.

Alice s'inquiète. Elles sont toutes réunies autour d'une table basse, contre la paroi de verre protégeant l'escalier mécanique, sur le même étage que la Fnac, au snack où l'on mange à toute heure. Il est plus de cinq heures de l'après-midi, l'heure du thé, et Marthe n'est pas au rendez-vous. C'est étrange, elle n'est jamais en retard.

« Vous avez des nouvelles de Marta ? demande Alice à Léonce la bourgeoise.

– Non.

– Il me semble qu'elle devait faire une balade dans le Vercors », dit Carmen l'Espagnole, de sa voix grave et avec son accent hispanique qu'elle n'a jamais perdu.

Pourtant, elle vit en France depuis toujours, mais ça, c'est une autre histoire.

« Seule ? Elle est partie seule ? »

Carmen hausse les épaules, elle ne sait pas.

Alice passe en revue ses amies du thé à cinq heures.

Carmen, l'Espagnole, brune et typée, née en 40, internée encore bébé avec ses parents à Argelès-sur-Mer, anarchiste comme ses parents, c'est le seul héritage qu'ils

lui ont laissé, l'anarchisme et un reste d'accent dont elle ne peut se défaire.

Léonce, la bourgeoise, élégante, tirée à quatre épingles, toujours très bien coiffée, fausse blonde réussie. Elle a l'âge d'Alice, soixante-huit ans.

Rachel Bernstein, soixante-dix-neuf ans, si on compte bien, elle avait sept ans en 42. C'est important, pour tous ceux qui connaissent un tant soit peu l'histoire de l'Europe ; ils savent ce que cela veut dire. Rachel est une belle femme, teint bistre, beaux yeux bruns – il y a du spleen dans son regard – et une masse de cheveux crépés poivre et sel.

Un jour, Alice s'amusera à raconter l'histoire de chacune – du moins ce qu'elle en sait. Maintenant, autre chose la préoccupe. Où est Marthe ? Pourtant, elle ne souffre pas de la maladie d'Alzheimer. Elle extirpe son portable de son sac et compose le numéro de Marthe. Elle obtient la voix connue et neutre du répondeur.

« Laissez votre message après le bip. »

Alice est très attachée à Marthe, plus qu'à toutes les autres. Elle la connaît assez pour savoir que son lieu de balade favori est la forêt de Lente. Bien que le temps soit clément, Alice s'étonne qu'elle soit partie seule là-bas et à cette heure.

Le temps s'écoule. Alice est nerveuse. Elle ne peut pas s'adonner au plaisir du thé, à la conversation à bâtons rompus de ses amies. Elle supporte mal l'intrusion des vieux troubadours qu'elles connaissent : René, Guillaume et Sylvestre, qui viennent souvent les rejoindre et faire les beaux.

À six heures, les quatre femmes se séparent. Alice rentre chez elle.

Et le soir, tard, Marthe appelle Alice. Elle est très laconique :

« Alice, je serai comme d’habitude, demain, au thé à cinq heures. Je te raconterai quand nous serons seules. »

Alice ne peut répondre, Marthe a déjà éteint son portable (on ne dit plus « a raccroché »).